



PETIT COURRIER DES DAMES.

Modes, Littérature, Beaux-Arts, Théâtres.

Pour les conditions de l'abonnement, voir à la dernière page.

MODES.

« La grâce ne se donne point, a-t-on dit; » admettons au moins qu'elle se *prête*, car autrement l'axiome serait par trop désespérant; nous ne voudrions à l'appui de notre rectification que la métamorphose dont on parlait récemment dans le grand monde. Par un de ces coups de fortune inattendus, un très-riche héritage est échu à une jeune femme qui vivait en famille dans un village au fond de la Bretagne, un de ces villages où l'on ignore encore les merveilles de la civilisation. L'heureuse légataire, qui n'avait jamais quitté ce petit coin de terre, et qui l'habitait en se conformant aux us et coutumes rétrogrades du pays, eut fort à faire quand il s'agit pour elle de venir à Paris et d'y occuper dans la société la place que son mari avait le droit d'y prendre par son nom,

nom qu'il pouvait soutenir à présent par d'immenses revenus. Il fallut, avant tout, que la jeune Bretonne songeât à sa toilette; car, avec le tact que possèdent toutes les femmes, elle avait tout d'abord compris que non-seulement son costume n'était pas au diapason voulu dans la grande ville, mais encore que sa taille, sa tournure et sa tenue, manquaient totalement de cette élégance parisienne qui tranche d'une façon si prononcée sur la province réduite à ses seules ressources. C'est alors qu'une de ses amies (et celle-là était une amie véritable) la conduisit chez M^{me} Clémangon ¹. Cette habile faiseuse, cette artiste plutôt, comprit bien vite tout ce qu'il fallait pour changer la raideur et la gaucherie d'une taille inculte, contre la souplesse et le charme qui

¹ Rue du Port-Mahon, 8.

lui manquaient; mais en même temps, l'enfant de la nature se récriait contre la torture et la gêne qu'on allait sans doute lui imposer; elle ne voulait pas s'y soumettre; puis un mot magique l'emporta sur toutes ses répugnances; et vous devinez ce mot... la coquetterie! A sa grande surprise, le premier corset fut essayé et supporté sans souffrance aucune; l'étoffe en était si moelleuse, les baleines si flexibles, la coupe si ingénieuse, qu'elle s'étonnait de son premier effroi, et peu à peu elle adopta les corps de M^{me} Clémangon, qui allongent la taille en lui donnant tant de désinvolture; ses demi-corps si avantageux pour les toilettes du matin. Enfin, M^{me} de B... de K... est citée aujourd'hui pour sa taille si svelte, si gracieuse, si bien prise; et quand on lui en fait compliment, elle répond avec le plus aimable sourire et sa franchise bretonne: Je dois tout cela à la baguette d'une fée; et elle nomme M^{me} Clémangon.

— M^{me} Ferrand¹ continue à traduire à Londres, avec une fidélité pleine de goût, les modes de Paris. Aussi, les admire-t-on dans tous les salons de *High Life*, et c'est avec justice. Pour une réception royale, elle avait reproduit le costume de notre gravure du 26 mars, qui a eu un succès merveilleux. Elle a toutes les innovations charmantes qui se créent à Paris, des garnitures ravissantes, légères et gracieuses, et l'on s'explique aisément la confiance que l'on a dans son goût. Tout ce qu'il y a de nouveau et de joli lui est immédiatement expédié, et nos belles voisines d'outre-mer ont, grâce à elle, en même temps que nous, les modes les plus nouvelles.

— Les modes de M^{me} Dasse² sont aussi variées que jolies. Elle donne à ses pailles des formes charmantes. Sur une paille suisse, elle ajoute un iris avec les rubans merveilleusement assortis, ou une guirlande d'œillets nuancés. On lui doit les crêpes feutres qu'elle garnit d'une manière admirable. Cette couleur, très-favorable pour les promenades à l'heure de la poussière, est très-adoptée pour le matin à la campagne. Les ornements ne sont, à la vérité, qu'en rubans, mais tournés et placés avec tant de

goût, qu'ils ont infiniment d'élégance pour le matin.

— Les visites, les mantelets, toutes les charmantes fantaisies pour lesquelles on transforme la soie, la mousseline et la dentelle, n'enlèvent rien à la durée *solide* du cachemire dans nos modes. Après une journée de chaleur, souvent le froid arrive, et le tissu de l'Inde, cet éternel favori des femmes, reprend bien vite son empire. L'écharpe rayée, avec fond uni et hautes palmes, est journellement demandée au beau magasin du *Persan*. On retrouve avec plaisir le cachemire carré par une soirée un peu fraîche, et ceux que cette maison a reçus tout récemment sont d'une si grande beauté, que toutes les femmes s'empressent d'aller les visiter; ils ont une multiplicité de nuances et une recherche de dessin, une variété de coloris qui les rendent d'autant plus précieux. Quant aux châles longs, c'est toujours ce qu'on peut voir de plus beau, de plus grandiose, et il n'est pas une corbeille de mariage faite avec soin à laquelle la maison du *Persan*¹ n'apporte en cela son contingent.

— Les bijoux qui se portent l'été sont purement de fantaisie. A ceux en argent, dont la vogue est passée, ont succédé ceux en platine et or. On fait, en ce genre, des bracelets délicieux et des châtelaines; mais ce qui fait *fureur*, ce sont les *caprices*, sorte de bijou bien nommé; car il est impossible de rien trouver de plus nombreux et de plus diversifié: ce sont des cachets, des cassettes, des quadrupèdes et des insectes, des instruments d'arts et de métiers, des fleurs, et tout cela sous une forme assez exiguë pour en réunir une grande quantité dans la petite chaîne suspendue à la ceinture. Une Carlotta Grisi, haute comme une épingle, et toute émaillée selon la couleur des vêtements, a une jupe verte émeraude garnie de deux rangées de très-petits brillants, et pour pendant un chevalier bardé de fer, avec la lance et la cuirasse. Tous ces objets, qui passent de main en main dans un salon, sont un grand passe-temps, et expliquent la petite vanité d'en changer et de les multiplier à l'infini.

— Les mantelets de la maison Ferrière-

¹ Londres, 2, Maddox street, Regent street. — ² Rue Richelieu, 38.

¹ Rue Richelieu, 76.

Penona¹ sont d'une élégance parfaite et d'une incontestable nouveauté. Mantelets n'est pas le nom précisément qu'il faut donner à ces surtouts, dont les formes sont si variées, et qu'il faut mieux désigner sous ceux de *princesse*, *Lucy*, *Madeleine*, *séduisant*, et tant d'autres qui peignent bien l'intention du coup de ciseau de l'habile faiseuse. L'un est d'une grande richesse, l'autre d'une ingénieuse coquetterie, un autre d'un modèle plus grand, celui-ci très-jeune, et celui-là plus *raisonnable*. Enfin il y en a pour toutes les fantaisies, pour tous les âges, pour tous les caprices qui sont compris et prévus.

— La paille est si élégante, si commode et si variée, qu'elle conserve en partie sa suprématie dans les salons de M^{me} Lejay², où cependant tant d'autres fantaisies de la mode sont reproduites avec un goût si exquis. La paille a l'avantage de pouvoir s'orner richement ou simplement, de recevoir également une plume, une fleur ou un ruban. Sur une paille de riz, une aigrette gros bleu est très-distinguée; sous la passe des bluets; ou bien encore une seule plume blanche, les rubans blancs, et dessous une guirlande d'anémone. Sur la paille-dentelle, des rubans couleur paille glacés, avec un saule en herbe mélangée verte et brûlée du soleil, — ou encore un lis d'eau aux larges feuilles. On jette beaucoup de dentelle sur le crêpe, qui forme transparent; on orne les chapeaux avec des bouquets mélangés ou une grosse rose entourée de réséda. Les formes se ferment de plus en plus; la paméla et la clarisse sont moins recherchées pour les chapeaux d'étoffe, on les réserve pour les pailles de campagne et les coiffures d'enfants. Quant aux rubans, c'est merveille de nuances, de dessins et de dispositions. M^{me} Lejay en a toujours de si nouveaux, que seuls déjà ils ornent admirablement un chapeau. — Elle emploie aussi des blondes gothiques, qui, superposées sur un tulle rose ou lilas, sont d'un effet très-gracieux.

— On a toujours dit que le luxe des femmes de Paris était dans la recherche des détails, — les dentelles et les broderies surtout, sur lesquelles elles apportent de tels *scrupules* de bon goût, que jamais la Parisienne

ne portera de l'imitation, cette maladroite parodie de l'élégance, dont Violard¹ fait justice tous les jours par la supériorité, la solidité et le *bon marché* de ses dentelles. — C'est encore sur le mouchoir que l'on retrouve ce cachet du bon goût, et rien ne décèle mieux la pure élégance que les mouchoirs de la *Sublime Porte*², succursale, on peut le dire, de tout ce qui se fait de plus beau, de plus nouveau en ce genre dans toutes nos plus grandes manufactures de broderies, batistes, etc., etc.

La *Sublime Porte* a surtout cette prévoyance ingénieuse qui fait que selon chaque saison elle varie ses modèles, donne la simplicité à l'été, la splendeur à l'hiver; ses gracieux modèles à toutes les occasions des eaux, des bains, des voyages auxquels se consacrent les toilettes d'aujourd'hui.

Ainsi à ce moment, nous avons à citer ses mouchoirs à vignettes pour le matin, — tous des dessins neufs et inédits, — ceux dits *amazones*, petits, coquets, ravissants, pour mettre dans la petite poche ou dans le corsage de son habit de cheval. — Les mouchoirs *batelières*, charmante nouveauté de printemps qui va admirablement avec les toilettes négligé; — les mouchoirs *Victoria*, *Isabelle*, *Joinville*, tous genres beaucoup plus luxueux, mais si frais par la multitude de leurs points à jour, les légers reliefs de leurs guirlandes, bouquets ou armoiries, qu'ils semblent inventés pour les plus élégantes de nos fêtes champêtres.

Les mouchoirs à petits plis sont de très-bon goût; — la perfection de leur piqûre au-dessus de chaque pli est une recherche très-appreciée. — Les mouchoirs *Gabrielle* ont des dessins ravissant, formés par une admirable piqûre sur la double batiste qui forme l'ourlet. — Rien de plus élégant que la simplicité de ce genre de luxe sans éclat, et puis nombre de mouchoirs à doubles festons *pleins* brodés, en laine cachemire bleu ou orange ou vert; enfin, en toutes nuances *nuancées* et qui sont une de ces fantaisies que permet encore le bon goût lorsque les dessins, la couleur, la perfection du travail y sont harmonisés avec toutes les conditions que la maison Chapron et Dubois sait si bien réunir dans toutes ses créations.

¹ Rue Mondovi, 1. — ² Rue Richelieu, 77.

¹ Rue Choiseul, 2 bis. — ² Rue de la Paix, 7.

— Les pardessus à l'anglaise avec ornements en tablier sur le devant de la jupe, les blouses polonaises à corsage plat, jupe froncée, manches courtes, pèlerine et ceinture, en coutil uni et écossais, orné de galons de laine, sont portés par les petits garçons de 5 et 6 ans. On fait, pour les enfants de 5 à 8 ans, de petites vestes Louis XV attachées au haut de la poitrine et flottantes au bas de la taille, avec manches un peu ouvertes; ces vestes sont en étoffe unie bordée tout autour d'un large galon ou d'une broderie en grosse ganse; les enfans de 5 ans ont par-dessous des fichus à plis en mousseline blanche, terminés à la ceinture par une haute garniture plissée formant basque sous la veste, tandis que les enfans de 8 ans ont de petits gilets blancs brodés ou soutachés. Les blouses François 1^{er}, très-courtes et retenues à la taille par une ceinture, sont pour l'âge de 8 à 9 ans; un joli pantalon, bien ajusté, termine cet élégant costume. Les très-jeunes enfans portent des chapeaux de paille ronds, façonnés à bords légèrement relevés; les casquettes de fantaisie et les chapeaux de paille d'Italie unie ronds, ornés d'un velours et d'un haut agrément en passementerie, sont pour les jeunes garçons de 5 à 14 ans.

En général, pour les enfans, les étoffes de couleur unie serviront pour toilette habillée, et celles écossaises et façonnées pour toilette négligée.

QUARANTE ANS.

(SUITE.)

De son côté, Adélaïde avait bien jugé Paul. Sous son écorce de Lovelace, il y avait un cœur d'honnête homme, une droiture et une sincérité à toute épreuve. Pour certaines femmes, ces qualités eussent racheté ce qui manquait à la culture de son esprit; mais en les lui accordant, M^{me} de Sareuil se défendit d'un sentiment plus tendre; ce sentiment demande de la poésie, une certaine exaltation qui repousse l'analyse en plaçant haut l'homme qui l'inspire, et Adélaïde avait comparé et analysé...

L'analyse avait tué l'amour.

Puis vint le jour où Paul dit à M^{me} de Sa-

reuil le secret qui faisait sa vie, où il demanda du retour, où il fut tendre et passionné. Subjuguée un instant par tout ce qu'il y a d'entraînant et de communicatif dans une passion vraie, Adélaïde était tombée dans une rêverie qui ressemblait presque à un aveu, et Paul, dans un instant d'enivrement, l'avait traduite ainsi. Mais M^{me} de Sareuil vit aussitôt le danger de la voie où sa coquetterie l'avait engagée. L'idéal qu'elle s'était créé de l'amour venait de faire place à l'amant banal qui dit : Aimez-moi, parce que je vous aime. Elle releva la tête avec un sentiment intérieur de fierté, tout en conservant à sa physionomie un sérieux et doux sourire avec lequel elle rappela le comte à la raison. Elle lui dit de ces mots consolants et mesurés pourtant, par lesquels toute femme habile sait calmer une tendresse intempestive. Elle sut ménager l'orgueil du comte avec cet art perfide qui fait croire à la vertu là où il n'y a souvent que du dédain, et se tira si heureusement de ce pas difficile, que le comte se pardonna de l'avoir aimée. En homme de bonne compagnie, il la remercia de la leçon et lui demanda son amitié, en l'assurant, lui, de sa constance.

Ce fut ce qu'on appelle une séparation à l'amiable.

M^{me} de Sareuil ne revit pas Paul. Quand on parlait de lui chez elle, elle faisait son éloge avec bonhomie; quand on demandait au comte ce qu'était M^{me} de Sareuil, il répondait sans fatuité et sans mystère : La plus charmante femme que j'aie connue !

Cette façon d'être est le trait distinctif de la *probité* des gens du monde.

Plusieurs années s'écoulèrent, et peu à peu le vide que laisse une existence en dehors du bonheur domestique arriva au cœur d'Adélaïde. Une nièce, dont elle prenait soin, sortit du couvent et revint près d'elle. Cette nièce était belle, tous les regards se portaient vers elle, et on commençait à classer M^{me} de Sareuil dans la catégorie des douairières. Quelques vieux amis composaient seuls maintenant ses réunions, autrefois si brillantes et si animées. C'est qu'elle redoutait pour sa fille d'adoption des épreuves, dont elle, était sortie victorieuse, et parmi les hommes qui papillonnaient encore autour d'elle, elle n'en cherchait qu'un qui pût assurer dignement le sort de







10 Juillet 1846.

2196.

Modes de Paris.
Petit Courrier des Dames.

Boulevard des Italiens, 1.

*Chapeau en paille d'Italie de Maurice Beauvais. Mantelet en mousseline andalouse en
 poil de chèvre de la M^{me} Gayelin. Mantelet en mouss^e de M^{me} Payan. Fleurs Cartier. Omb.
 Verdier.*

Mess. S. & J. Fuller, 34, Rathbone St. L.

sa nièce. Elle avait enfin adopté franchement le rôle honorable et difficile de mère, et comme presque toutes celles qui possèdent ce titre par la loi de la nature, elle voulait pour son enfant le bonheur, dont, elle, avait été déshéritée.

Parfois, néanmoins, un retour sur elle-même ébranlait sa résignation, comme nous l'avons vu au commencement de ce récit. Appelant la raison à son aide, et regardant sa jolie nièce, qui saluait la vie avec tant de confiance, elle reprenait de la sérénité en portant cette irrécusable sentence : J'ai quarante ans ! Ce malheureux chiffre, après lui avoir donné le vertige, lui donna de la philosophie. Elle maria sa nièce ; un nouvel intérêt vint la distraire, et elle touchait à ce point de maturité où les femmes acceptent la retraite sans regrets, quand un incident inattendu bouleversa de nouveau toute son existence morale.

La femme de chambre, avertie de préparer sa toilette, y apporta un soin extrême. Une coiffure cerise et or faisait ressortir la chevelure d'ébène de M^{me} de Sareuil et animait son teint d'un blanc éblouissant. Sa robe était en velours noir, relevé de torsades en or, et pas d'autres bijoux que de riches bracelets attachés à des bras remarquablement beaux. En jetant un dernier coup d'œil à sa glace, M^{me} de Sareuil se trouva belle, et cette découverte l'embellit encore. Elle arriva au théâtre sous cette impression, et sa nièce, en la voyant entrer dans la loge, s'écria avec une joie filiale : Oh ! ma tante, comme vous êtes bien ce soir ! Cet éloge compléta le charme qui sied si bien aux femmes, le contentement d'elles-mêmes, et M^{me} de Sareuil se reprit, malgré elle, à chercher dans son entourage l'effet qu'elle avait produit.

Dans ce moment elle aperçut le comte Paul de L. fort empressé auprès d'une ambassadrice que sa beauté avait mise à la mode. Les mille souvenirs d'une année déjà bien loin, que le comte avait passée empressé aussi près d'elle, vinrent l'assaillir en foule. Lui, était encore jeune et recherché ; elle, avait bien vieilli ! A sa grande surprise, cependant, le comte semblait, en la regardant, l'admirer encore, et d'une admiration à laquelle on ne se méprend guère. Puis il vint la saluer dans sa loge, quoi-

qu'ils ne se fussent point parlé depuis six ans, et, se penchant à son oreille, lui demanda à demi-voix la permission de se présenter chez elle le lendemain. Était-ce une pensée donnée au passé, ou un caprice, qui dictait cette demande ? Adélaïde scruta d'un œil pénétrant les intentions du comte ; elle vit tant de bonne foi dans sa supplique, il la réitéra d'une manière si humble, qu'elle lui répondit : A demain. A quelle heure ? dit Paul, heureux d'un consentement qu'il n'espérait pas. — A deux heures. Le spectacle continua, et le comte retourna auprès de l'ambassadrice, non sans se pencher bien souvent vers la loge de M^{me} de Sareuil.

Ce lendemain fut un grand jour pour Adélaïde. Depuis son abjuration de coquetterie, le soin de sa personne n'était plus pour elle qu'un tribut payé aux convenances, mais sans nul intérêt de plaire. Aussi, fut-elle bien étonnée de l'attrait qu'elle y retrouva tout à coup. Elle passa sa matinée à adopter ou rejeter telle ou telle robe qui pouvait la rajeunir, à essayer de jolis petits bonnets qui encadrassent plus ou moins bien son visage à présent si pâle. Elle mit de l'art jusque dans l'arrangement de son boudoir, dans les fleurs qui le parfumaient, dans le jour qui l'éclairait. Il lui semblait ressaisir sa jeunesse dans ces préparatifs laissés d'ordinaire au bon vouloir de ses gens ; elle les poussa elle-même jusqu'à la minutie, ne voulant rien perdre d'un plaisir qu'elle ne connaissait plus depuis longtemps. C'était un dernier reflet de ses beaux jours, et elle le recueillait avec délices, comme un rayon de soleil qui vient se jouer sur les neiges de l'hiver : qu'importe s'il n'est que fugitif ? n'est-ce pas le même qui a avivé la verdure du printemps ?

Et quand tout fut prêt pour la réception du comte, quand M^{me} de Sareuil eut donné ses ordres pour que personne ne vint la distraire de sa préoccupation nouvelle, elle se posa avec élégance dans un grand fauteuil et attendit.

Il y avait si longtemps qu'elle n'attendait plus !

Alors, elle se prit à causer avec sa conscience sur le sentiment qui la dominait depuis quelques heures.

Il y a huit ans, se dit-elle, j'ai repoussé le

comte parce qu'alors je mettais au-dessus de tout les dons d'une puissante intelligence, la délicatesse d'esprit et la richesse d'imagination. Gâtée par la société des gens d'élite qui composaient ma cour, je n'eusse accordé une préférence qu'à l'homme qui les aurait effacés tous, et le comte était loin de réaliser ce rêve ! Je sens même encore qu'il y a dans une communion d'idées vastes et spirituelles un charme que les qualités du cœur exclusivement ne suffisent pas à remplacer ; je sais qu'accueillir Paul aujourd'hui, répondre à un amour qu'il a conservé, je n'en doute pas, c'est compromettre le calme que j'ai acquis si difficilement. Je me prépare des regrets et des larmes ; et ensuite, pourquoi le comte me plairait-il aujourd'hui plutôt qu'autrefois ?... Pourquoi ? parce que j'ai quarante ans ; parce que ces jeunes femmes qui m'écrasent de leur beauté et de leur coquetterie, qui briguent la conquête de Paul et dédaignent jusqu'à ma rivalité, verront qu'il m'a suffi à moi d'un regard pour l'enchaîner encore. Pourquoi ? parce que je veux retrouver ces troubles enchanteurs et ces agitations délicieuses que je croyais perdus à jamais ; vivre d'une vie nouvelle, entendre encore des paroles d'amour vibrer à mon oreille et dites par un homme dont les succès m'assurent un véritable triomphe. Ce triomphe sera le dernier, mais mon âme en sera rafraîchie et consolée alors que je la croyais morte à toute émotion. Et quand je m'affligeais hier, à cette même place, que n'aurais-je pas donné pour obtenir les sensations inattendues qui, depuis ce matin, ont changé toute ma vie !

On annonça le comte Paul de L.

M^{me} de Sareuil le reçut avec grâce et dignité. Paul éprouvait quelque embarras ; il y eut un moment de silence.

Enfin, Adélaïde dit : Qui peut donc me valoir l'honneur de votre visite, monsieur le comte, après une si longue bouderie ?

— Peut-être, madame, traduisez-vous mal par *bouderie* un des plus vifs chagrins que j'aie éprouvés...

— Ne parlons pas du passé, dit Adélaïde avec coquetterie, il est trop loin de moi !

— Vous avez plus que personne le droit d'en parler, car le temps s'est arrêté pour vous.

— Oh ! pas de fadeurs, comte ; vous avez trop bon goût, et moi aussi, pour employer ce langage. Depuis quand êtes-vous de retour d'Allemagne ?

— Depuis un an bientôt ; et à peine, madame, si je vous ai rencontrée dans le monde ?

— Je suis le conseil du sage, je le quitte... la première.

— Il y a là plus d'orgueil que de modestie ; car vous savez bien qu'on vous y cherche, et moi tout le premier.

— Flatteur ! fit M^{me} de Sareuil avec une feinte incrédulité.

— Oui, oui, dit le comte, votre souvenir, Adélaïde, est un des plus doux de ma jeunesse. Quoique vous ayez été bien sévère pour moi, je n'ai retrouvé auprès d'aucune autre femme le charme de nos bonnes causeries d'autrefois. J'ai dû à votre aimable raison des conseils qui m'ont été profitables ; à votre affection, une confiance en moi-même dont j'avais besoin pour acquérir ce qui manquait à des études de collège bien imparfaites. J'ai travaillé, voyagé avec fruit, j'ose le dire, et si je vaudrais quelque chose aujourd'hui, j'en suis votre débiteur.

On frappa à la porte, et le valet de chambre, entrant, demanda si madame voulait recevoir le général d'Assy ?

— Dites au général, répondit M^{me} de Sareuil, visiblement contrariée de cette interruption, que je suis en affaire et que je ne pourrai pas avoir l'honneur de le voir aujourd'hui.

Le comte, enhardi par le tête-à-tête qu'on lui ménageait, reprit la conversation en disant : Si j'avais osé compter, madame, sur un si bon accueil, j'en aurais depuis longtemps sollicité la faveur.

— Et pourquoi avez-vous osé hier plutôt qu'un autre jour ?

— Parce qu'hier votre regard m'a semblé bon et encourageant ; parce que vous étiez si belle, si séduisante, qu'il m'a semblé plus que jamais que l'isolement où vous vivez devrait cesser enfin au profit d'un homme qui vous aime, dont la fidélité vous est bien connue à présent...

— Assez, Paul. Je ne veux pas enchaîner de nouveau ma liberté.

— Et cependant, reprit le comte avec une inflexion de voix aussi douce qu'en-

traînante, c'est là le sacrifice que je viens implorer?

— Y songez-vous? à mon âge, grande-tante, devenue grave et austère, plus que jamais éprise de mon indépendance, j'irais prendre un engagement que, plus jeune, j'ai repoussé de tout mon pouvoir!

— Je ne sais pas quel est votre âge, je sais que vous êtes une adorable grande-tante; je suis sûr que l'homme auquel vous accorderiez aujourd'hui votre main serait peut-être encore plus heureux qu'il ne l'eût été il y a dix ans...

— Brisons là, répondit M^{me} de Sareuil, dont le cœur battait étrangement.

— Non, non, j'ai eu trop de peine à me décider à un aveu, je suis trop fier de l'avoir tenté, pour battre si vite en retraite et ne pas conduire à fin le projet qui m'amène à vos pieds. Promettez-moi de m'écouter encore et sans m'interrompre?

— Je ne promets rien. — Et M^{me} de Sareuil tourna son fauteuil de manière à ce que les rayons du jour ou du feu ne pussent trahir ce qui se peindrait sur son visage.

SAINT-HYACINTE.

(La fin au prochain numéro.)

THÉÂTRES.

OPÉRA. — *L'Ame en peine*.

Cette âme est celle de Paola; Paola, la pauvre orpheline, qui l'an passé a péri dans le torrent, au moment où elle envoyait le dernier baiser d'adieu à son beau capitaine Léopold, qui partait pour la guerre. — Nous sommes en effet le jour de la Sainte Irène, et d'après la légende populaire en Styrie, ce jour-là, les âmes des jeunes filles reviennent sur la terre, pour voir celui qu'elles ont aimé; — mais, notez ci, que l'âme n'est visible que pour ceux dont l'amour a été sincère. — Or, Paola était aimée de Franz, le forestier, nature sauvage, mais ardente, loyale et dévouée, et aussi de Léopold, un brillant capitaine, au pourpoint doré, au feutre empanaché, au doux regard et au doux langage.

Mais tandis que Paola, revenue sur la terre, cherche son bien-aimé Léopold, celui-ci ne songe qu'à épouser sa cousine, la toute belle et toute séduisante veuve de M. le

comte de Rosenthal. — Franz, tout au contraire, s'abandonne au plus violent désespoir, et sa douleur, loin de se calmer, n'a fait que devenir plus profonde. — Aussi, est-ce lui qui reconnaît la jeune fille. — Paola, alors seulement, comprend de quel amour différent l'a aimée le pauvre Franz. — Elle arrête son bras au moment où il allait frapper Léopold, et elle remonte au ciel avec celui qui l'a tant aimée sur la terre, qu'il partagera avec elle son bonheur au ciel.

Tel est le libretto de M. de Saint-Georges. — Ce sujet mystique, qui rappelle quelque peu celui de *Giselle*, était bien fait pour inspirer le compositeur. Aussi, M. de Flottow a-t-il trouvé de ravissants motifs de romances, de ballades et de chœurs, presque tous pleins de verve, de fraîcheur de sentiment et d'originalité. — Ce qu'on pourrait peut-être reprocher à sa partition, c'est de n'être qu'une suite de jolis airs, mais de manquer de grandes oppositions, de ces effets qui enlèvent les masses. — Il y a une foule de morceaux qu'on applaudit, tels que l'air de M^{lle} Nau, et le cantabile et les couplets de Barroilhet au 1^{er} acte. — Au 2^e acte, la romance de Barroilhet, la ballade de Brémont, le duo de Léopold et de Franz, et le trio final. — N'oublions pas surtout l'air de Gardoni, qui a créé avec autant de goût que de talent le rôle de Léopold. — Ce rôle, nous a-t-on dit, avait dans l'origine, été destiné au nouveau ténor Dufresne; ce qui explique le peu d'importance qu'il a pour un chanteur comme Gardoni. — Mais, cette fois encore, nous avons eu un exemple de cette grande vérité au théâtre: qu'il n'y a de petits rôles pour les artistes de talent. — Gardoni a chanté avec cette ravissante pureté, cette souplesse, cette limpidité de voix, ce goût parfait qui, depuis longtemps, lui ont assigné un rang sans rival sur notre première scène lyrique.

La mise en scène de *L'Ame en peine* est très-soignée. — Les décorations sont très-belles, les costumes charmants de fraîcheur, d'élégance et de variété.

L'Opéra annonce pour vendredi la première représentation de *Betty*.

M. Léon Pillet est de retour à Paris; — nous n'osons encore rien prévoir de ce qui se sera passé à Bologne...

OPÉRA-COMIQUE. — *Zémire et Azor*.

Cet ouvrage a été représenté pour la première fois à Fontainebleau en 1771. — Il obtint à la cour un succès que la ville confirma quelques jours après, et bientôt ce ne fut plus seulement en France, ce fut sur tous les théâtres de l'Europe que l'on applaudit le conte de Marmontel et la musique de Grétry.

Zémire et Azor est un ouvrage classique au répertoire de l'Opéra-Comique, aussi a-t-il été repris et remonté une quantité de fois. — Toutes les écoles de chanteurs y ont attaché leur nom. — Il n'y a donc plus rien à dire sur un ouvrage dont le succès a été consacré par une si longue suite de succès. — Il n'y a qu'à féliciter M. Basset d'avoir remis cette pièce au répertoire et de l'avoir fait exécuter avec tant de soin. — Les anciens de Feydeau ont accueilli *Zémire et Azor* avec un véritable enthousiasme, tandis que la nouvelle génération applaudissait avec non moins de plaisir à ces mélodies si simples et si charmantes dans leur naïveté même.

Cette reprise nous a valu un début très-remarquable, celui de M^{lle} Lemerrier, la sœur cadette de M^{me} Betty-Beaussire, que nous applaudissions naguères à l'Opéra. — M^{lle} Lemerrier a une voix de soprano très-brillante et très-étendue, qu'elle conduit avec beaucoup de goût et d'habileté. — Ses traits sont nets, hardis et justes en même temps. — C'est une excellente acquisition pour le théâtre de l'Opéra-Comique.

On nous assure que le troisième théâtre lyrique ne fait plus question aujourd'hui. — Le privilège va être signé. — La salle de Francoini sera remise à neuf avec un luxe qui le disputera à son voisin, Alexandre Dumas. — Le nouveau théâtre s'appellerait, dit-on, THÉÂTRE DE L'OPÉRA NATIONAL..... La direction en serait confiée à deux hommes qui n'en sont pas à faire leurs preuves de

talent et de savoir-faire : M. Adolphe Adam, l'auteur de tant de charmantes musiques d'opéra et de ballet, et M. Milon-Thibaud, le directeur du *Moniteur dramatique*, un journal presque officiel aujourd'hui en matière de théâtres.

Ce nouveau théâtre lyrique serait, comme de juste, ouvert aux jeunes compositeurs. — On y remettrait aussi à la scène d'anciens ouvrages, consacrés par le succès.

Nous reviendrons, du reste, sur cette intéressante question d'un troisième théâtre lyrique, et sur l'avenir de celui-ci, dont nous ne parlons, du reste, que sur des *on dit*, plus ou moins hasardés.

La grande fête de Mabilles a eu lieu le mercredi 1^{er} juillet. C'était une tiède nuit étoilée, bien faite pour la passer sous des voûtes de charmes et sur des gazons émaillés de fleurs. — Les valseuses et les quadrilles chantés ont produit le plus heureux effet, et font le plus grand honneur à l'orchestre, aux chœurs et au jeune compositeur, M. Michæli Defresne.

Le Château-Rouge nous promet pour la quinzaine prochaine une fête qui ne peut manquer de piquer la curiosité publique, c'est une *kermesse flamande*.

A ce Numéro est jointe la planche 2196.

L'HYGIÈNE des cheveux est ce qu'on peut employer de mieux pour les empêcher de tomber et de blanchir; il est prouvé que c'est le seul remède qui arrête et prévienne la *canitie* et l'*alopécie*, les conserve en leur état de jeunesse et de beauté. — Rue Montmartre, 30. (Aff.)

L'Eau vraiment merveilleuse de M^{me} JANISSOT-ALBERT, rue Choiseul, 4, est jusqu'à ce jour ce qu'on a produit de plus efficace pour TEINDRE LES CHEVEUX avec facilité, en leur donnant un brillant et une souplesse remarquables. Cette nouvelle teinture, après examen fait, a été reconnue inaltérable.

La composition inventée par M^{me} DUSSERT pour effacer le petit duvet qui naît sur les bras et le visage est reconnue comme le meilleur système épilatoire que l'on ait encore trouvé. En moins de quelques minutes, le duvet disparaît complètement jusqu'à la racine, et n'endommage nullement la peau. Chez M^{me} Dussert, rue du Coq-Saint-Honore, 13.

LE PETIT COURRIER DES DAMES

Paraît tous les cinq jours; sept gravures par mois, — et une double planche de patrons et broderies (grandeur naturelle).

On souscrit au Bureau, BOULEVARD DES ITALIENS, 1, — et chez tous les Directeurs de poste.

Prix pour trois mois : Paris, 9 fr.; les départements, 9 fr. 50; et l'étranger, 10 fr. — Avec une couverture, 50 c. en sus. — Les lettres et envois d'argent doivent être affranchis.

IMPRIMERIE DE V^e DONDEY-DUPRÉ, RUE SAINT-LOUIS, 46, AU MARAIS.